

Confettis d'empire

Motif 11

Pour la dernière fois il était venu consulter les papiers de l'E.F.E.O., nymphe ou sorcière qui traînait derrière elle l'image du pays mouillé, hérissé de ruines en forme de presse-agrume, au premier étage du vieil immeuble cossu où elle se tenait tapie dans l'ouest de la ville-capitale, au balcon duquel flottait toujours, dans les grandes occasions, le drapeau aux trois couleurs.

À force d'avoir été trimbalé de bibliothèque en salle d'archives, son ordinateur IBM Thinkpad ressemblait à la station Mir vers la fin : l'écran refusant de tenir à la verticale à cause de l'usure de la charnière, il commençait par l'adosser contre une pile de dictionnaires, la machine ne démarrant ensuite qu'après deux ou trois tentatives, l'écran s'allumant puis s'éteignant, se rallumant, chauffant aussitôt à brûler les doigts, le traitement de texte ayant subi plusieurs attaques virales, la plupart des accents emportés, depuis longtemps isolé de tout réseau, les touches du clavier polies, vieux piano, l'horloge devenue aléatoire bouleversant l'ordre des fichiers documentaires, générant de vertigineuses confrontations temporelles qui mêlaient l'avant avec l'après et vice-versa.

Il avait demandé le carton 6 bis dossier n° 85 *Correspondance du capitaine de vaisseau d'Ariès à l'amiral commandant en chef, copie établie sur la copie des Archives centrales de l'Indochine à Hanoi (reg. Z8), collationnée sur l'original dans la ville-capitale par M. Bourgeois, Saigon, le Bibliothécaire de la Société des études indochinoises*, double de correspondance sur papier pelure qui avait fini par revenir in extremis, alors qu'était tirée l'échelle de

coupée sous les pas du C.E.F.E.O. défait, revenue se nicher parmi tous les précieux documents rapportés à la hâte dans le giron maternel. Dans l'attente du carton, sous la coupole de la bibliothèque, il avait rêvassé dans le bruit de la circulation, des klaxons, des marteaux piqueurs qui parvenaient de la rue par les fenêtres hautes laissées ouvertes sous le chaud soleil d'été. Puis, ouvrant le couvercle de la boîte qui retomba avec un claquement sec, il fit surgir quoi ? toute une flotte lancée à l'assaut du lourd ventre chinois, envoyée par Napoléon le troisième au nom des nations coalisées pour lui percer le flanc, le pénétrer, l'ouvrir aux lois du commerce et de l'humanité car selon la prophétie, à la suite des missionnaires aux noms alignés les uns sous les autres en un long martyrologe accompagné des tableaux récapitulatifs des conversions, la civilisation était destinée à envahir les quatre coins, chaque nation contribuant à ce but suivant ses aptitudes et les mystérieuses volontés de la providence, les distances s'effaçant de jour en jour grâce au chemin de fer, aux bateaux à vapeur, au fil du télégraphe qui commençait alors à tisser sa toile tout autour de la boule bleue. Il avançait d'une encablure vers l'inconnu, sur sa petite barque de vieux papiers, le vent soufflant sur son unique voile, un murmure d'eau chantant contre les bordages le nom perdu d'Hexagone, vers la pointe de Cà Mau, l'embouchure où le ciel, la mer et la terre se confondaient, là où le poète au nom d'oiseau marin, Camões, avait fait naufrage après avoir erré de comptoir en comptoir en prophète de la civilisation, portant son livre à bout de bras au-dessus des flots, là où les pêcheurs engloutis par cinq brasses au fond des eaux, leurs os devenus corail, des perles à la place des yeux, la mer transformant leurs cadavres en de nouveaux trésors, virent passer au-dessus d'eux les panses métalliques des corvettes à vapeur terminées par une hélice, entraînant derrière elles les lourds transports à voile bondés de soldats, tout comme Poséidon tapi au fond de la mer voyait filer au-dessus de lui la carène des Argonautes, les flancs bombés passés au minium le long desquels frappaient en cadence les trois rangs de rames, jusqu'au moment exact du

surgissement de la flotte à l'embouchure du fleuve, une fois, deux fois, trois fois, les navires approchant, tirant des coups de canon, débarquant même quelques troupes, l'amiral conquérant dissimulant sa force derrière le droit dans sa tentative d'engager un échange qu'il désignait du verbe traiter :

Je ne viens pas ici pour renverser l'ordre établi en Cochinchine ou pour imposer par la force à ses habitants telle dynastie ou telle religion, mais afin d'obtenir que les relations qui doivent exister entre la puissance tricolore et l'Annam reposent désormais sur les grands principes d'humanité qui régissent aujourd'hui toutes les nations civilisées du globe. Je prie votre excellence de porter à la connaissance de S.M. Tu Duc le caractère de ma mission afin qu'elle prenne en considération les malheurs de la guerre et se décide à y mettre un terme. Qu'elle veuille bien m'envoyer un plénipotentiaire revêtu de sa confiance, avec lequel je puisse signer un traité, qui tout en respectant le droit souverain du roi du pays, garantisse les droits sacrés de l'humanité et ceux de la civilisation.

En butte aux esquives, dérobades et attermoiements, les navires repartant au bout de quelques jours ou semaines, une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce moment où jaillirent les deux corvettes encadrant les trois canonnières et l'avisos, les trois bâtiments chargés de l'approvisionnement et des chevaux se tenant en arrière, le surgissement de la flottille qui changea le paisible cours d'eau sinueux en voie de pénétration, les corvettes au nom d'ancêtre breton, *Primauguet*, premier d'une longue lignée car les navires se réincarnaient les uns dans les autres comme les soldats et les artistes, ou bien au nom mythologique, *Phlégéon*, sinistre souvenir du fleuve de sang qui coulait au milieu des enfers, leurs noms glissant sur la rivière dans la lourdeur de l'air avant la mousson, puis la canonnière à fond plat, *Alarme*, puis *Avalanche*, puis *Dragonne*, puis l'avisos espagnol *El Cano*, suivis des lourds bâtiments aux noms de rivières évoquant des paysages riants, villages nichés dans la verdure, clochers pointés vers le bleu

du ciel, *Meurthe, Durance et Saône*. Après avoir réduit les forts de défense, le fracas du bombardement apaisé, la flottille dépassant le cap et s'engageant lentement sur le cours d'eau tortueux, silencieux, un miroir noir sur lequel se reflétaient les bosquets vert sombre, un premier coude puis un second et un autre encore, le deuxième jour la flotte butant contre une estacade de madriers reliés par des chaînes et les détruisant après avoir défait les forts qui gardaient l'embranchement de la rivière, la flottille s'engageant dans la courbe, ainsi le troisième jour, ainsi le quatrième jour, jusqu'à l'aube du cinquième jour où elle se présenta devant la citadelle qu'elle canonna avant que les troupes ne débarquent et ne la prennent d'assaut. À dix heures tout était terminé. Alors, par un mouvement exactement inverse à celui de l'étranglement qui devait se produire un siècle plus tard, au nord, dans un paysage de montagne et d'eau transformé en cuvette de boue et de sang, les collines aux prénoms féminins perdant une à une leur prénom au fur et à mesure de leur chute, l'une après l'autre, jusqu'à la fin, l'assaut guerrier final et la levée du drapeau rouge frappé de l'étoile jaune, ici s'ouvrait ce que les familles appelaient la présence, le pied posé, le point à partir duquel, d'appui en appui, devait s'étendre la possession.

Comme il se terminait par un camp retranché, ce récit s'ouvrait par un camp retranché. Le chef de bataillon commandant le génie dressant aussitôt avec minutie la carte de la rivière, AN BB⁴ n° 169, ses rives exactes, l'emplacement des forts et des voies, la citadelle réduite en cendres, les réserves de riz incendiées, les grains noirs éparpillés sur le sol parmi les poutres calcinées, les groupes d'habitations eux aussi détruits, tout cela prenant sous la plume appliquée du dessinateur une nouvelle physionomie enserrée dans le filet d'une nouvelle nomenclature, le baptême de la ville appelée à devenir cette perle de l'Asie aux hôtels élégants, Continental, Rex, Majestic, à la société chicanière, aux exotiques maisons de jeu, de prostitution et fumeries d'opium, attirante comme un fruit mûr et juteux en bordure de la rivière, affairiste, trafiquant la pias-

tre et prise dans l'éternel carrousel des navires entrants et sortants, les arrivées et les départs sous les dés de la fortune au son des cornes, trompes ou sirènes, pour l'heure une bourgade détruite, un camp encerclé, ses habitants enfuis, tenue par une poignée de soldats, quelques paysans picards ou ardéchois tirés de leurs fermes par la faim et métamorphosés en marsouins, conduits par des officiers aux patronymes particulés sortis des manoirs de granit sur la lande, Henry de Rodellec du Porzic ou Julien Brindejonec de Tréglodé, auxiliaires immédiatement recrutés sur place parmi les villageois chrétiens, marins espagnols dirigés par un héritier de l'aristocratie partie de l'autre côté de l'océan chercher de l'or à rapporter aux pieds de sa reine pour reconquérir le tombeau du Christ, Don Carlos Palanca y Guttierrez, ainsi que des cavaliers tagals venus de Manille en voisins, les noms posés sur la carte se superposant au lacis des cours d'eau, au dessin schématique des rares bâtiments, aux bouquets de traits enroulés suggérant par convention le moutonnement de la végétation ou bien groupés en épis pour signifier les terres marécageuses, les noms simplement dénotatifs posés par les conquérants sur le paysage, débarrassant d'un coup la rivière, ses embranchements, les multiples cours d'eau, les forêts, la terre, les marais, les habitations des vivants, des dieux et des morts de leur épaisseur patiemment accumulée par des générations d'occupants qui avaient eux-mêmes chassé leurs prédécesseurs, le commandant du génie posant sur la carte les mots venus spontanément dans la bouche des soldats au fur et à mesure de leur avancée : *fort du sud*, *église*, *gros village*, *plaine des tombeaux* et puis *arroyo chinois* parce que les soldats espagnols désignaient les canaux du mot *arroyo* et que ce cours d'eau menait à la *ville chinoise*, ou bien écrivant sur la carte *arroyo de l'Avalanche* parce que cette canonnière en gardait l'accès, l'arroyo ponctué par un *1^{er} pont*, *2^e pont* et *3^e pont*, le dessinateur gommant les noms des lieux de culte pour les rebaptiser sur le papier selon de simples caractéristiques physiques en *pagode avancée*, *pagode des mares*, *pagode des clochetons* ou *pagode chinoise*. Puis, une nouvelle nomenclature recouvrit mot

après mot la table rase sur laquelle surnagèrent quelques désignations déformées, le nom de la ville même, *Sài Gòn*, dont l'origine se perdait dans des conjectures érudites, le quartier de *Chợ Quán* ou la ville chinoise de *Chợ lớn*, tandis qu'à peine renée de ses cendres la ville avait aussitôt commencé à célébrer de nouveaux ancêtres à travers quelques monuments et souvenirs, le tombeau d'un évangéliste, une stèle dressée là où fut assassiné tel capitaine durant le siège, son corps sanglant retrouvé sans tête, tous ces faits et sites conférant au paysage sa légende à travers de nouvelles constellations de noms propres qu'elle conserva jusqu'à la fin, à commencer par la désignation de la péninsule entière créée quelques décennies plus tôt par un géographe au nom double relié par un trait d'union, Konrad Malte-Brun, qui avait plaqué sur la carte le nom nouveau, clair, expressif et sonore d'Indo-chine, lui-même double, bivalve, désignant les deux aires de civilisation qui s'y rencontraient et dont le trait d'union figurait la chaîne montagneuse qui les séparait, le nom se soudant plus tard dans une brasure verbale à vertu unificatrice : Indochine.

Comme elle devait s'achever un siècle plus tard dans un camp retranché à quelque deux mille kilomètres au nord, la présence s'ouvrit sur un camp retranché de deux cents hommes arrimés à la berge de la rivière derrière ses lignes de défense, à l'abri des canons de la flottille, tandis que les six cents autres soldats occupaient les points d'appui formés non pas par des collines aux prénoms féminins mais par des édifices culturels fortifiés, le camp sans cesse menacé d'étranglement par l'armée formée des ancêtres de ceux qui viendraient à la dernière bataille un siècle plus tard, creusant nuit après nuit des tranchées d'approche, levant des défenses avec les mêmes gestes de creuser et de déplacer la terre sous la lune ou bien par la nuit noire et sans bruit, poussant une attaque sur le point le plus faible et se retirant aussitôt, encerclant les positions de l'envahisseur, le camp retranché oscillant entre le retrait et l'expansion, menacé d'étouffement, à peine le port déclaré ouvert au commerce :

Attendu qu'il est d'une grande importance pour les nations de l'Europe de faire pénétrer le commerce dans le royaume de Cochinchine, fermée jusqu'ici à toute relation avec les Européens ;

Que les habitants de la Malaisie et d'une partie des côtes de la Chine sont hautement intéressées à voir ouvrir une voie qui leur permettra de tirer des provinces du sud de la Cochinchine les riz dont ils ont besoin pour leur subsistance ;

Que l'ouverture d'un port dans cette partie du royaume d'Annam peut contribuer à hâter la conclusion de la guerre ;

Que l'obstination du gouvernement cochinchinois à refuser tout contact avec les Européens et même à les maltraiter, a forcé la puissance bleu-blanc-rouge à déclarer la guerre au roi de Cochinchine,

Décide :

La rivière de Saïgon depuis le cap Saint-Jacques jusqu'à la ville de Saïgon est ouverte, sous la protection de l'autorité bleu-blanc-rouge, aux navires de commerce de toutes les nations en paix avec le pays aux trois couleurs.

Le camp retranché alors coupé durant de longs mois du corps principal de la flotte parti rejoindre le corps expéditionnaire à l'assaut de la Chine, afin d'ouvrir encore d'autres ports, le camp retranché à peine relié au reste du monde par le mince filet serpentin de la rivière, occupé maintenant par cinq cents hommes valides, les autres malades, installés dans l'hôpital de fortune au bord de la rivière, le commandant en chef veillant au ravitaillement, comparant au passage le naufrage d'un des navires de transport, au nom de cette déesse à la peau blanche et veloutée, enlevée de son rivage par le taureau blanc aux cornes en croissant de lune, *Europe*, à la perte de cet autre navire au nom lui aussi mythologique qui hantait les souvenirs de tous ces marins, *Méduse*, les vivres venant bientôt à man-

quer, les fades biscuits s'épuisant, les mandarins organisant la pénurie de viande et de riz, le commandant du camp écrivant à son amiral chaque jour ou presque, jusqu'au bord de la catastrophe, des lettres au style impeccable qui ne recevaient pas de réponse, portant la guerre, poussant des reconnaissances au petit jour afin d'évaluer les progrès des défenses ennemies, répliquant aux attaques par l'incendie d'un village, le camp isolé au milieu d'un désert hormis la poignée de chrétiens, les habitants ayant fui, leurs villages détruits par l'une ou l'autre armée, le commandant réclamant des renforts, envisageant le pire *Si le corps d'occupation reste réduit aux minces proportions d'aujourd'hui, dans un mois, dans vingt jours peut-être, nous serons forcés de nous retirer dans le fort du sud et dans l'enceinte fortifiée de Saïgon, abandonnant la protection que nous avons promise aux Annamites que nous avons appelés à nous, et au commerce, auquel nous avons ouvert le port*, après une approche en rampant à travers les herbes et les broussailles l'assaut par quelque trois mille soldats du royaume d'Annam de la pagode dite des clochetons donné dans la nuit du 3 au 4 juillet, défendue par cent soldats espagnols et soixante marins bleu-blanc-rouge, le combat durant la nuit entière, jusqu'à l'aube où l'arrivée d'une colonne de renfort conduite par le commandant en chef mit les assaillants en fuite, laissant dans les herbes et les broussailles une centaine de cadavres, dans une parfaite symétrie avec les semblables épisodes encore plus héroïques, barbares et sanglants de la dernière bataille, comme une répétition inversée, comme si aux derniers jours le film allait être passé à l'envers, le commandant s'efforçant pour l'heure de maintenir ses positions, assistant angoissé aux progrès des défenses ennemies, le camp retranché maintenant complètement encerclé, à court de vivres, de vêtements, de munitions et la circulation sur les différents bras du fleuve presque entièrement éteinte.

Car pendant ce temps, faisant taire momentanément leurs éternelles querelles de voisinage, comme deux commerçants de préfecture plus ou

moins scrupuleux s'arrangeant pour écouler leurs produits sur un marché situé de l'autre côté du fleuve, le pays aux trois couleurs et sa rivale de toujours, la perfide, avaient une nouvelle fois lancé leurs flottes à l'assaut du ventre chinois. Alors se répéta la scène maintes fois vécue depuis un siècle ou deux, le surgissement des navires sur la mer, d'abord tous les dix ou quinze ans, puis de plus en plus souvent, de plus en plus nombreux, de plus en plus menaçants, autrefois en bois et à voile, désormais toujours à voile mais cuirassés de métal, à hélice et machine à vapeur, armés de canons de 30, d'obusiers de 22 ou de 14 × 18 rayés, cette fois près de quatre cents navires portant toute une armée de ressortissants des deux nations, paysans de Picardie ou du Kent, prolétaires échappés des fumées de l'industrie pour tenter la fortune, fantassins, marins, et aussi de cavaliers sikhs venus de l'Inde, spahis d'Algérie, Tagals de Manille, toute une armée suivie d'auxiliaires et de porteurs africains, malais ou chinois recrutés à Canton, de munitionnaires, de prostituées et d'une mission scientifique dans le souvenir de l'expédition d'Égypte, réduite à un seul et obscur savant, Pierre-Henri-Stanislas d'Escayrac de Lauture, à la spécialité mal assurée, l'armée conduite par un général bleu-blanc-rouge échappé de l'Afrique, Charles Cousin, plus tard Cousin-Montauban puis comte de Palikao (Baliqao), croix de la légion d'honneur pour avoir reçu la première reddition d'Abd el-Kader, conduite aussi par un grand seigneur anglais, James Bruce, huitième comte d'Elgine et comte de Kincardine, dit lord Elgin, fils de celui qui fit rapporter sur son île de verdure balayée par la pluie les frises du Parthénon, ex-gouverneur de la Jamaïque, ex-gouverneur du Canada et futur premier vice-roi des Indes, cherchant cette armée à pénétrer le ventre, à remonter le fleuve Beihe, débarquant à l'embouchure, prenant la ville de Beitang à côté, les habitants s'enfuyant, certains se suicidant, les femmes, les enfants retrouvés égorgés la tête en bas dans les jarres à eau, l'armée se jetant sur la ville et semant sur son passage le vol, le viol, l'incendie et la destruction dans l'ivresse de l'opium ou de la gnôle, les troupiers se promenant dans les

rues dévastées en robe de soie et chapeau de mandarin, puis continuant de remonter le fleuve et recommençant station to station, la population de Hexiwu fuyant à son tour, les officiers assistant à la messe pendant que les hommes ivres se livraient aux habituelles exactions qui accompagnaient les faits d'armes, tout au long de la remontée vers la cité interdite, plus haut à Zhangjiwan les réserves d'or et d'argent, les bijoux et objets précieux emportés, les belles demeures mandarinales saccagées, ainsi de suite jusqu'au pont de Baliqio (Palikao), l'armée d'en face subissant cette avancée le long du fleuve dans un cauchemar d'impuissance, ses flèches et ses lances se brisant contre un mur de fer, ses archaïques boulets tombant toujours à côté, les édits impériaux écrits à l'encre rouge frappés de faiblesse, la force du Milieu engourdie, prise sous un charme, les étrangers aux requêtes aussi extravagantes que vouloir traiter avec le fils du Ciel, face à face, autant vouloir rencontrer l'invisible, d'ailleurs renverser le Ciel et la Terre c'est ce qu'ils firent, d'abord en inoculant à partir des ports et le faisant remonter de proche en proche le long des fleuves ce poison jaune, à l'odeur écœurante, évaporé en fumée, qui frappait les ressortissants de stupeur, diffusant aussi la promesse du dieu unique que les paysans conduits par le frère de Jésus-Christ avaient fini par écouter pour s'insurger, proclamer l'égalité des sexes et le partage des biens terrestres :

Mes cheveux de guerrier se dressent sous mon casque

Quand cesse le crépitement de la pluie

Appuyé à la balustrade levant les yeux je crie en silence

La violence veut exploser en moi

À trente ans toute ma gloire passée n'est plus que terre sèche et poussière

La terre des ancêtres s'est effacée telle la lune derrière les nuages

Faudra-t-il attendre que mes cheveux soient blancs ?

Ô rage ! tant que l'armée défaits ne sera pas vengée

Ma haine demeurera entière

J'ai faim de chair ennemie

*Boire en riant le sang des barbares
Que tout recommence à nouveau !
Que rizières et montagnes soient retrouvées
Et que nous allions comme autrefois saluer la Porte du Ciel !*

Ils avaient remonté le fleuve jusqu'à la cité derrière ses hautes murailles carrées, jusqu'aux portes du palais d'Été, s'arrêtant puis le pénétrant, l'extraordinaire joyau qui leur coupa le souffle, indescriptible, à faire se dérober les mots, répétant bouche bée l'interjection du merveilleux indicible, *Miléunnuit ! Miléunnuit ! Miléunnuit !* cherchant à désigner quelque point insaisissable, suprême, absolu, le point final impossible à atteindre qui était peut-être le mobile de leur venue, irréel et pourtant là, sous leurs yeux, écrivant plus tard les officiers à leurs femmes restées dans les salons du faubourg Saint-Germain ou les châteaux de province, des lettres qui tentaient d'exprimer dans leur langue impeccable ponctuée de points virgules, par l'alignement des mots luxe, splendeur, éblouissement, merveille, magnificence, s'efforçant de leur rapporter les palais et jardins grands comme une ville, les pavillons couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, deux cents pavillons au bas mot, pas moins, tous châteaux de fées séparés par des cours, des bosquets d'arbres à fleurs, hérissées de rochers tortueux imitant des montagnes, sillonnées de canaux traversés de ponts, ponctuées d'étangs et de mers miniatures, ornées de vases de marbre, de porcelaine et de cuivre remplis de fleurs, alors ils pénétrèrent l'extraordinaire joyau les officiers bleu-blanc-rouge en tête suivis des officiers britanniques, d'abord arrêtés par un frisson, l'avertissement qui émanait des choses sacrées, tous ces objets de jade, d'or et d'argent soigneusement disposés sur les étagères suivant un ordre incompréhensible, à portée de la main, il leur semblait qu'ils pouvaient les regarder mais non les prendre, jusqu'à ce que l'un d'entre eux ne tende la main, ne touche, se saisisse, le froid du jade, le piquant de l'or, le velouté de la soie, la main suivie d'une seconde main tendue, puis d'une troisième,

brisant le cercle de l'interdit, libérant, ouvrant la voie à cet acte humain trop humain qui se produisait inmanquablement dans les parages des guerres et des catastrophes : le pillage.

Non pas un déferlement mais progressivement les officiers ponctionnant un ou deux objets à leur convenance, comme souvenir, les hommes franchissant le barrage des sentinelles au prétexte de corvées et ressortant les poches pleines, les habitants des environs s'infiltrant par des issues secondaires et venant se servir, mettant le feu à quelques pavillons, les premiers prélèvements entraînant les autres par contamination jusqu'à ce que les sentinelles débordées s'y mettent elles aussi et que les palais ne deviennent, quarante-huit heures durant, qu'un gigantesque va et vient d'officiers bibelotant parmi les objets d'art et les bijoux, organisant de méthodiques déménagements par des convois de charrettes réquisitionnées aux environs, de chasseurs à pied bleu-blanc-rouge et de dragons de la reine à la recherche de pierres précieuses, d'or et d'argent, les sapeurs fracassant les meubles de leur hache pour en arracher les pierres, des auxiliaires sikhs et tagals en quête de soieries et de fourrures, suivis des coolies qui ramassaient ce qu'ils pouvaient, les récits des uns et des autres prenant par la suite un ton comique pour traduire la frénésie tout en occultant la gravité des faits, troupiers la tête enfouie dans les coffres laqués de rouge de l'épouse du fils du Ciel, jouant à cache-cache sous des monceaux de brocards et de soieries, fourrant dans leurs poches, leurs chemises et leurs képis des rubis, des saphirs, des perles, des ivoires, emportant sous leurs bras les pendules issues du gracieux siècle, les boîtes à musique, les automates apportés autrefois par les missionnaires jésuites, s'habillant des robes des concubines, la poitrine chargée de colliers de perles, se livrant à une caricature de tous ces bals costumés qui accompagnaient l'aventure, mettant le feu ici ou là et l'éteignant à l'aide de fourrures de zibeline ou de martre, jouant aux quilles avec les vases de porcelaine, jetant au vent les rouleaux de peinture. Depuis longtemps exercés à l'art du pillage au gré de leurs excursions guerrières, les sujets de sa majesté, prenant

acte de sa nécessaire répétition après chaque haut fait, comme un dommage certes regrettable mais inévitable, l'avaient institué quasi-juridiquement en une tolérance laissée aux armées de se servir, apportant ainsi une motivation aux soldats, une récompense, transformant un acte de brigandage en droit de la guerre, régulant ainsi les débordements d'indiscipline, le général placarda un avis l'autorisant, le pillage, nommant une commission des prises dans le souvenir des combats médiévaux à l'issue desquels les biens pris à l'ennemi étaient remis à la couronne qui en effectuait une redistribution aux soldats selon leur rang. De son côté, le camp bleu-blanc-rouge jonché de tout un bric à brac, amoncellements, ballots, coffres ouvragés, prenait l'allure de ces bivouacs d'envahisseurs venus du fond des steppes, l'armée s'ébranlant enfin du palais d'Été vers la cité des Qing suivie de quelque trois cents charrettes gorgées de richesses venues du fond des âges et destinées à s'éparpiller aux quatre coins.

Puis, le commandement partagé de cette expédition organisa sous les hautes et massives murailles de la ville une vente aux enchères des biens rendus à cette commission par les soldats pilliers, les biens infiniment précieux du Milieu mis en tas au pied de la muraille, soupesés par les mains maculées de la graisse et de la poudre des fusils, ou bien éparpillés par terre en un formidable marché aux voleurs, négociés deux jours durant, les barbares se disputant les robes du fils du Ciel sous les murs de sa ville. Puis, ce fut le retour des otages enlevés onze jours plus tôt, les vivants, les moribonds et les morts, tous affreusement torturés. Alors, en représailles et en exemple de la puissance venue de l'ouest, raconta la chronique bleu-blanc-rouge, le chef anglais donna l'ordre d'incendier le palais d'Été. Deux jours durant un lourd nuage noir s'éleva, poussé par un vent léger jusqu'au-dessus de la cité sur laquelle il retomba en une pluie de cendres brûlantes, le jour obscurci, le soleil éclipsé, les pavillons s'enflammant un à un, les rouleaux de délicates peintures recroquevillés sous la chaleur, leurs images aussitôt effacées, les livres dévorés dans le crépitement du feu, les mille et une merveilles des jardins prises dans une

lumière glauque, infernale, les pierres artistement dressées se détachant en ombre sur un ciel de lait, les visages grimaçants des soldats allant et venant, teintés de jaune et de rouge, tandis que dans la nuit les toitures s'effondraient les unes après les autres, soulevant de lourdes volutes de fumée piquetées d'étincelles, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des montants noircis, fumants, et qu'au troisième jour, quand tout fut à peu près éteint, le soleil noir de la dépression, la gueule de bois, le dégoût qui succédait aux grandes actions ne s'abatte sur le camp.

Puis, de biens réservés à la connaissance, au prestige et à la jouissance, les objets du palais d'Été changèrent de mains pour servir le prestige de nouveaux maîtres, les chefs des deux armées rapportant à leurs souverains, la Victoria et le Napoléon, ces bâtons de vœu appelés *ruyi*, tenus pour des sceptres ou bâtons de commandement, ainsi que toute sorte de richesses qui furent montrées lors d'une exposition dans la vieille demeure des rois, au palais du Louvre, puis distribués d'un musée l'autre, salon chinois de l'Eugénie, château de Fontainebleau (Seine-et-Marne), l'armure de parade empruntée à Qianglong, hôtel des Invalides, les hauts faits mis en scène dans des drames militaires à grand spectacle qui se répétaient d'écho en écho durant des décennies, jusque dans les souvenirs de l'ex-gamin du passage Choiseul mené autrefois par sa grand-mère à *L'Hippodrome*, place Clichy, de ces spectacles ! hommes ! lions et chevaux, infanterie de marine, Boxers et prise de Pékin ! et la charge à la baïonnette de nos petits marsouins ! à l'assaut des remparts en bois, dans une de ces fumées de la poudre !... et *broum* !... au moins vingt canons !... à la fois !... le sergent Bobillot tout seul se battant contre cent Boxers !... et leur arrachant leur drapeau !... et plantant le nôtre, notre trois couleurs ! L'adjudication tenue au pied de la muraille se poursuivant d'une salle des ventes l'autre, chez les deux partenaires rentrés l'une dans sa cité au fond de sa rivière bordée de verdure qui vit passer toute la puissance sortie de son *Royal Naval College* pour obliger le soleil à ne jamais se coucher, l'autre dans sa ville-capitale où les scandales causés par

le soupçon d'enrichissement faramineux des valeureux guerriers éclatèrent les uns après les autres, le chapelet fait de colliers de cérémonie rapportés de là-bas, béni par l'évêque de la ville-capitale et offert à l'Eugénie, marraine de l'expédition, par le général en chef devenu comte de Palikao ou Baliqio, atteignant dans le journal des sommes cosmologiques, puis les scandales s'apaisant, se taisant, les objets précieux tels les *Quarante vues du Yuanming yuan* s'amalgamant aux collections publiques, à la bibliothèque nationale, les objets du palais d'Été d'un coup disparus, engloutis, réapparaissant ici et là un peu partout, comme des miettes du Milieu, sortant des caches, proposés là-bas discrètement aux étrangers de passage jusque tard dans le siècle, échangés d'une boutique d'antiquaire l'autre, se retrouvant jusque sur la table du mess d'un camp anglais de l'Inde du Nord, sous la forme d'un taureau d'or rouge, cornes basses en arrêt sur champ vert d'Irlande, façonné dans le métal des prises d'antan au sac du palais d'Été à Pékin, ainsi du moins le racontait dans *Kim* le grand chroniqueur de l'aventure côté britannique, jusqu'au château de Vallières à Mortefontaine (Oise) meublé avec des restes du sac, où le dandy de Balbec, Marcel Proust, par ailleurs reconnaissant au traducteur de Rudyard Kipling qui l'aidait dans ses propres travaux et qu'il appelait affectueusement *cher Mowgli*, vint étudier dans son cadre pour le compte du bureau général de la littérature, à l'occasion des fiançailles de son ami le duc de Guiche, l'un des plus anciens spécimens de l'aristocratie, tout droit sorti du Moyen-Âge, jusqu'aujourd'hui où l'estampille Sac du palais d'Été conférait aux précieux objets passés en vente publique un surcroît de valeur, ajoutant à leur aura d'être sortis de ce Milieu disparu, le sceau de cette extraction même, le reflet de la violence qui projeta l'univers clos dont ils émanaient dans celui du commerce, de la civilisation et de l'humanité.

Car, pendant que les armées coalisées forçaient le fils du Ciel à quitter son mandat, à Saigon la poignée de soldats agrippée à la berge s'efforçait de contenir l'encercllement, l'étouffement du camp retranché,

le temps que les marins, les fiers guerriers, les héros du palais d'Été ne viennent, au retour vers la mère patrie, les secourir, desserrer l'étreinte, parmi eux l'aspirant de première classe promis à la célébrité qui posa plus tard devant l'objectif d'un photographe sur les marches d'Angkor Vat, jambes écartées, vaguement bohème, effronté, accompagné de sa chienne au nom de canonnière, Dragonne, afin d'étendre parcelle après parcelle, d'abord sur les deux rives du cours d'eau à portée de feu des navires à fond plat, puis de plus en plus profondément le long des routes et du chemin de fer, les voies du commerce, de la civilisation et de l'humanité, le commandant en chef faisant donner depuis le vaisseau amiral l'heure de midi calculée sur le méridien de la ville-capitale par une salve de douze coups de canon en annonce de l'effacement du découpage des jours et des nuits lié à des animaux astrologiques, sous l'implacable succession cran-tée des vingt-quatre heures enfermées dans des mécanismes de bronze, combattant d'une main, écrivant des lois de l'autre, organisant la justice et l'administration, confiant la direction des affaires indigènes à des officiers polyglottes parmi lesquels le traducteur du *Yi Jing*, Paul-Louis-Félix Philastre, aidés par des interprètes fils de lettrés parmi lesquels le traducteur du *Dictionnaire* d'Émile Littré, Petrus Truong Vinh Ky, comptant les arrivées et les départs des navires, *le 15 mai treize jonques chinoises et un trois-mâts américain ont fait leur entrée*, ouvrant des marchés, écoulant le riz, la canne à sucre comme bien plus tard le caoutchouc, étendant sur la ville la grille du cadastre afin de procéder avec ordre, soit à la location soit à la vente des immeubles laissés vacants et non réclamés, baptisant les rues, les places, *les routes du Génie et du Mirador prendront à l'avenir le nom du Napoléon et de l'Eugénie*, puis quadrillant patiemment non seulement la future perle de l'Asie mais de place en place toutes les terres environnantes, parcelle après parcelle, les notaires en costume derrière leurs bureaux succédant aux fonctionnaires coiffés du casque en moelle d'aloès, armés de la chaîne d'arpenteur, mesurant et notant les chiffres qui recouvraient les anciennes mesures de l'espace, ainsi jour après jour,

jusqu'à ce que les camps retranchés, les barouds d'honneur des fiers guerriers ne terminent l'aventure, les nuées de corolles descendant du ciel, blanches d'abord, telles les mouettes que le narrateur observait depuis la terrasse du Grand-Hôtel en compagnie d'Albertine et de la marquise de Cambremer, le moment pouvant être déduit du contexte vers les cinq heures du soir, les coupoles immaculées flottant d'abord dans l'air avec une blancheur de nymphéas, ne cessant de tomber par grappes, se colorant de jaune, devenant dorées sous le regard du paysan dans sa rizière, puis les voiles rosissant dans la poussière du soir, n'arrêtant pas de glisser vers la terre jusqu'aux dernières lueurs du couchant, les parachutes alors violets puis tout à fait bleus sur le bleu plus sombre du ciel, avant de sombrer dans le gris de la nuit, à l'heure où les navires étaient rentrés au port, où le drapeau blanc flottait qui sait sur le PC du commandant en chef, le 7 mai vers 17 heures 30 :

— Car ce nom de Diên Biên Phu est bien curieux, se disait l'historien, on aimerait bien savoir ce que contient ce nom-là.

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 11), 2009.